

Pourquoi j'écris en français

Telles que je vois les choses aujourd'hui, car j'ai bien varié sur ce point, ma décision d'écrire en français plutôt qu'en néerlandais (ma langue maternelle, et celle que je parle au quotidien, dans une région où il ne reste plus aucune trace, hélas, de l'ancien bilinguisme belge) ou en anglais (devenu de plus en plus, par la force économique des choses, ma langue de travail), tient à des raisons proprement littéraires, et non pas biographiques ou existentielles (cela dit, comme ma vie est banale, ce dont je ne me plains pas, cet argument ne vaut sans doute pas lourd).

Certes, j'aime le français –je devrais dire « les » français, car les variations, régionales ou autres, me touchent beaucoup–, mais au fond je pourrais en dire autant de n'importe quelle langue. Toutes suscitent ma curiosité et je regrette de n'en parler que deux ou trois. Mais il est difficile de séparer une langue de sa littérature –une langue sans littérature est une langue morte– et sur ce plan le français est pour moi sans égal, même si je n'en tire pas trop de conclusions. Si je connaissais mieux d'autres littératures que la française, c'est-à-dire celle écrite en français (la distinction entre « français » et « francophone » m'a toujours paru une insulte peut-être inconsciente), je serais probablement du même avis pour les langues qui les rendent possibles. Mais jusqu'ici, mon ravissement d'aller toujours plus loin, jour après jour, page après page, dans la littérature en langue française, prose et poésie confondues, n'a jamais été déçu. Tout en croissant en ignorance, puisque chaque découverte me rappelle mes limites, je suis sûr d'avoir fait le bon choix.

Mais trêve de généralités. Trois éléments constituent pour moi la singularité du français.

D'abord la force des modèles : j'écris grâce aux leçons d'autres textes et d'autres auteurs ou autrices et les encouragements les plus vifs me sont toujours venus d'écrivain.e.s de langue française (inutile de donner des noms, tel n'est pas l'enjeu de cette « disputaison »). Les exemples sont contagieux : à chaque nouvelle découverte, mon désir s'accroît de résider encore un peu plus dans l'édifice généreusement ouvert de l'écriture en français.

Ensuite une question de méthode : en tant que poète, mais aussi dans la vie de tous les jours, je me méfie de toute expression directe ou spontanée, voie royale du stéréotype ou du bavardage, et le fait de m'offrir l'obstacle supplémentaire d'écrire dans une langue difficile –oui, le français est difficile, mais c'est aussi pour ce défi que je l'aime tant– m'aide à lutter contre le penchant trop humain du moindre effort.

Enfin, l'émerveillement de la syntaxe : j'ai toujours été séduit par l'ossature syntaxique du français, à la fois différente des langues que je pratique au quotidien et non sans rapport avec celle du latin. Cette proximité est relative bien entendu, mais elle me laisse au moins entrevoir sous chaque phrase une épaisseur historique qui est loin de me laisser indifférente. La poésie n'est pas une affaire de mots, ou de mots seulement, c'est-à-dire du mot promu au détriment de la phrase, et les possibilités vertigineuses de la syntaxe du français, qu'on s'exprime clairement ou qu'on tende quelque piège, y compris à soi-même, représentent un trésor d'autant plus fabuleux qu'il est impossible de jamais vraiment se l'approprier.

Jan Baetens

Poète belge de langue maternelle flamande, il a publié de nombreux ouvrages de poésie aux éditions Impressions Nouvelles, dont *Après, depuis* en 2021 et *Ce Monde* en 2015.